

ALICE

***Une petite fille accompagne sa grand-mère dans la mort***

« Les Nouvelles du Jardin d'idées », seconde formule 2003-2004, épuisé

Je viens d'une famille où, comme dans beaucoup d'autres aujourd'hui, il était devenu impossible d'accompagner une personne qui va mourir. Je ne développe pas dans ce texte les raisons pour lesquelles j'ai hérité de ce destin. Soulignons seulement qu'il s'agit d'une tendance extrêmement répandue, pour ne pas dire endémique, dans les sociétés occidentales aujourd'hui. Je témoigne simplement ici de quelques événements de ma vie où la mort a été présente. Par le biais de ce récit, je voudrais faire comprendre combien il est important pour les enfants de pouvoir dialoguer avec les adultes sur la mort et participer aux deuils comme à tous les autres passages qui se font dans une famille.

J'ai rencontré très tôt la mort dans ma vie. À quatorze mois, je perds la première de mes sœurs, une petite Anne qui ne verra jamais la lumière du soleil sur cette terre. Ce bébé meurt dans le ventre de ma mère alors que sa naissance était attendue quelques jours plus tard. Le corps d'Anne sera brûlé dans l'incinérateur de la maternité. Nous sommes en 1955, dans une famille athée. Aucune cérémonie n'accompagne le départ de ce bébé et personne ne soupçonne que sa "grande" sœur aurait aussi besoin d'être accompagnée ! De cet événement, je n'ai pas gardé de souvenir conscient. Il a pourtant marqué profondément ma vie.

Vers trois ans, je terrifie ma mère en lui annonçant la mort de notre pédiatre, qui devait effectivement survenir quelques jours plus tard. Ma mère me racontera que j'avais apparemment la faculté, dans ma petite enfance, de prévoir les morts traumatiques. Je "recevais" des images, en rapport avec ces décès, dont je lui faisais part. Récemment, j'ai retrouvé cette faculté dans un rêve et j'ai compris qu'elle était en rapport avec la mort brutale de cette petite sœur. "Larguée" par tous les adultes présents autour de moi à cette occasion, je me suis "raccrochée" à cette enfant qui s'envolait. J'ai ensuite dû vivre un certain temps dans un univers intermédiaire entre celui des vivants et celui des morts. Ma mère raconte que j'avais fréquemment ce qu'elle nomme des "absences". On me retrouvait immobile et silencieuse dans un coin, le regard fixe et vide, ne répondant pas aux sollicitations des adultes qu'après de longues minutes. Les électroencéphalogrammes restent sans réponse à ces curieux phénomènes que mon médecin de père a alors dû balayer d'un de ses "ça n'existe pas," dont il était coutumier sitôt que confronté à un événement inexplicable scientifiquement !

**Mon père et la mort :**

Justement, je sors de la petite enfance et tombe en amour de mon père. Mon père, entre six et onze ans, j'aurais fait n'importe quoi pour lui. Marcher douze heures en montagne, "avalier" durant l'été tout le programme de la classe suivante, je suis prête à tout du moment que mon père est avec moi. C'est ainsi que je deviens son "alter ego" : il m'emmène partout avec lui, trop heureuse d'échapper durant quelques heures à la dépression maternelle qui, le reste du temps, dévore notre vie de famille. Je fais mes devoirs dans son service, arpente avec lui les chemins de montagne et les allées des magasins d'outillage. Contrairement à mon frère et ma sœur plus jeunes, j'ai eu la chance de parler avec mon père.

Mais cette médaille à un revers : "épousant" les valeurs de mon père, j'endosse sa "folie". Sur la blessure ouverte en moi par la mort prématurée d'Anne, va se greffer une carapace sous laquelle la plaie se creusera au lieu de cicatriser. Mon père est un athée farouche. Pour lui, la mort ne laisse qu'un cadavre puant dont les vers vont bientôt s'emparer. Moi, pourtant, à cette époque, je crois encore en "dieu". Ou plutôt, j'ai une foi spontanée en quelque chose qui me dépasse et dont j'ai la conscience aiguë dès que je suis dans la nature. Comment ne pas croire au ciel en haute montagne ? L'été, avec Joseph, un montagnard qui loge notre famille et s'est pris d'affection pour moi, je découvre ce monde où les chemins s'arrêtent, où la roche nue s'élanche à l'assaut du firmament. Quand nous redescendons parmi "ceux d'en bas", je garde ces images en mon cœur. Dans la maison de mes parents, je me cache pour prier. Dans le village natal de ma grand-mère, où je vais aussi en vacances, je prie avec une ferveur toute particulière sur une petite tombe. Ma grand-mère m'a expliqué que des bohémiens ont enterré là un de leurs enfants mort en bas âge. La tombe est un simple monticule de terre recouverte de coquillages. J'ai totalement "oublié" consciemment que j'ai perdu une petite sœur mais il ne fait maintenant pour moi aucun doute que c'est pour elle que j'ai tant prié sur cette tombe d'enfant.

Mais, peu à peu, le doute que distille mon père s'insinue en moi. Les images de cadavres décomposés chassent la foi spontanée de la petite fille. Le soir, ces visions, obsédantes, m'empêchent de m'abandonner au sommeil. Je lutte pour comprendre. Mon père m'a raconté que l'univers est infini. Comment la vie d'un être capable de saisir l'infinitude pourrait-elle se terminer comme il le décrit ? Ces deux idées me paraissent contradictoires. Je tente d'en parler avec lui. Mais mon dieu sur terre ne peut m'entendre. Je me retrouve seule, le soir, avec la peur de mourir qui m'empêche de dormir.

Mes parents ne se rendent compte de rien. Ma mère ne va pas bien, mon frère et ma sœur les occupent suffisamment pour que la détresse d'une enfant "sans histoires" passe totalement inaperçue. Moi, je commence à me résigner à ma solitude dans ma famille. Heureusement il y a la montagne et bientôt les autres. Je rentre dans l'adolescence en même temps qu'en guerre contre mes parents. En mai 68, j'ai quatorze ans. Je découvre la politique, l'escalade, le désir sexuel, Freud, Reich, le surréalisme.... En quelques mois, l'enfant sage devient une jeune fille révoltée.

### **La mort de mon grand-père :**

Un peu avant Noël, une nuit, j'entends du bruit dans le couloir. J'ai quatorze ans. Mon père et ma mère ont enfilé manteaux et chaussures et s'apprêtent à sortir. Devant mon regard interrogateur, ils s'expliquent quand même : mon grand-père, hospitalisé dans la clinique où travaille mon père, est en train de faire une hémorragie. Depuis un an, il souffre d'un cancer du pancréas. Comme souvent, j'en ai été informée, alors que mon frère et ma sœur l'ignorent. Je devine que "pépé" va mourir. Ma grand-mère dort dans la chambre voisine. Selon ma mère, il est inutile de la réveiller.

Abasourdie, je reste seule dans le couloir sombre. Je ne peux retourner me coucher comme me l'ont ordonné mes parents. Mon grand-père est en train de mourir, ma grand-mère dort. Je n'ai que quatorze ans et je ne sais pas pourquoi mais j'ai la conviction profonde que mes parents se trompent, qu'il faut que ma grand-mère, qui n'a pas connu son père, voit mourir son mari. Que faire ? Seule dans le couloir glacé, je frissonne. Dehors, la tempête fait rage. À la lueur d'un éclair, j'aperçois la silhouette du sapin qui se tord dans le vent. Je l'ai planté avec mon grand-père, quelques années plus tôt. "Pépé" a été le deuxième homme de ma vie. Avec lui, je n'ai pas beaucoup parlé mais, dimanche après dimanche, nous avons construit ce jardin. Des moments de complicité au contact de la terre et des arbres qui m'ont nourrie plus que beaucoup de conversations.

Maintenant je marche avec ma grand-mère sous le parapluie. Elle est accrochée à mon bras et pour la première fois je me sens plus "grande" qu'elle. J'ai l'impression d'accompagner une petite fille. Cette impression ne me quittera plus jusqu'à sa mort à elle. Quand nous sommes entrées dans la chambre, ma mère m'a jeté un regard noir. Mais je l'ai regardée dans les yeux et elle a baissé les siens. Cette nuit-là, j'ai vu mourir un homme pour la première fois et pour la première fois, je me suis sentie devenir adulte.

Mais je suis encore bien jeune face au déni de la mort qui sévit dans ma famille. L'enterrement de mon grand-père est pour moi un des jours les plus sombres de mon adolescence. Dans l'église mal chauffée que les vents traversent, les femmes de la branche maternelle de ma famille s'emploient à reconstituer autour du corps du seul homme qui ait vécu parmi elles l'atmosphère irrespirable dont elles ont le secret depuis trois générations de femmes vivant entre elles. Couvant pendant l'office, la querelle éclate alors que le cortège se forme derrière le cercueil. Ma mère et sa tante en viennent aux mains et les hurlements hystériques précèdent de peu l'évanouissement simultané des protagonistes. C'en est trop pour moi. Réprimant les sanglots qui me déchirent la gorge, j'enfourche le vent qui passe. Quelques flocons commencent à tourbillonner dans le ciel blanc. Je me retrouve sur la route, en train de courir de toutes mes forces comme pour échapper à un danger mortel. De fait, je n'en comprends encore rien mais le ressens pourtant, il y a danger, danger pour moi de reprendre à l'identique la folie de ces femmes qui ont grandi sans père et mis au monde des filles qui ont grandi sans père. Mon grand-père est le premier homme qui entre dans ce clan de femmes depuis deux générations et ma mère la seule héritière des trois filles de mon arrière-grand-mère puisque les sœurs de sa mère n'ont pas d'enfant ! Autour d'un cadavre encore tiède, les sorcières ont repris leur sarabande infernale. Ma mère raconte que sa mère, sa grand-mère et ses deux tantes ont passé leur vie à se disputer au-dessus de sa tête tandis que son père était au travail ou à la pêche (ou chez sa maîtresse comme je l'apprendrais par la suite.) Mais moi je ne veux pas être ce genre de sorcière ! Je veux aimer le ciel et les hommes, je veux donner un père à mes enfants, même si je ne sais encore rien de tout cela quand je cours, comme si ma vie en dépendait, sous le ciel d'hiver.

Je prends un chemin qui s'ouvre sous des arbres. Les châtaigniers ont perdu leurs feuilles mais je reconnais l'étang où mon grand-père allait pêcher, immobile sous une pellicule de neige fraîche. Alors, seulement, je pleure. Mon grand-père n'est pas dans cette boîte autour de laquelle se déchire une bande de harpies. Mon grand-père n'est pas dans les paroles vides de ces gens aux yeux ternes. Mon grand-père est là, au bord de l'eau endormie dans les bras de la terre, il est sur ce chemin recouvert de neige, sous ces bourgeons qui éclateront en feuilles au printemps. C'est là que, seule, j'ai dit au revoir à "pépé", qui m'a donné ses yeux de ciel.

Mais ce jour-là, pour moi, le ciel s'est abattu sur la terre. Mon grand-père ne s'est pas envolé au-dessus des sapins poudrés de neige. Il s'est enfoncé à pas lents sous leur couvert, il a disparu sur le chemin qui se perd dans la forêt sombre. Et moi, comme tous les autres membres de ma famille, j'ai perdu mon grand-père pour toujours. J'ai cessé de lui parler, de penser à lui. Je n'ai pas pu mettre sa photo dans ma chambre. Son corps disparu, tout s'est passé comme s'il avait arrêté d'exister sous une autre forme. J'ai regardé la neige recouvrir la neige. Tout était blanc, le ciel comme la terre. Je suis rentrée à pas lents vers le village. Je ne voulais pas rentrer. Sans que j'en sois consciente, je savais que j'allais perdre le ciel. Qu'il deviendrait pour moi comme pour ceux de

ma famille ce couvercle étanche qui pèse sur les épaules. Mais le moyen de faire autrement ? Quand j'ai posé le pied sur la route, j'ai senti mes omoplates se raidir.

Pendant toute mon enfance, tous les jours, j'ai eu mal à la tête. Toute mon adolescence, jusqu'à ce que je quitte la maison de mes parents, j'ai eu aussi mal au dos. Bien sûr, la médecine n'a rien trouvé.

### **Mort et sexualité**

J'ai voulu me battre. Mon père m'avait appris que "quand on veut, on peut", je l'avais écrit au-dessus de mon bureau et j'y croyais dur comme fer. Mais on ne peut pas se battre contre des fantômes, pas avec ces armes-là. Un par un, les fantômes m'ont rattrapés.

La sexualité d'abord. Je fais l'amour pour la première fois vers dix-sept ans, je me réveille le lendemain avec le sentiment que je n'aurai plus jamais peur de mourir. Immense cadeau de la vie, heureusement que de temps à autre ça existe, c'est vrai, je n'ai plus eu peur de mourir depuis ce jour-là ! Je fais beaucoup l'amour à cette époque, avec des hommes différents, j'aime les hommes et les sensations qu'ils me procurent ; malgré mon héritage, je vis. Mais tout va s'effondrer l'année suivante. Je pars en vacances et rencontre un canadien dans un hôtel. Je ne connais même pas son adresse, nous avons fait l'amour quelques nuits. Lorsque je rentre chez mes parents, je n'ai pas mes règles. Panique. Le fantôme de la mère sans père vient de me rattraper. Je fais plusieurs tests de grossesse, tout négatifs. Mais une angoisse immense me gagne, je ne dors plus, ne mange plus, ne parle à personne. Je reste devant la porte du planning familial sans oser entrer. Je perds dix kilos et mon appétit de faire l'amour. Ma mère ne se rend compte de rien. Je suis en première année de médecine, je "décroche" complètement, ne vais plus en cours, erre dans les couloirs de la fac, complètement perdue, ne comprenant rien à ce qui m'arrive. Une première fois, l'escalade me sauve. Je m'y lance à corps perdu, c'est le cas de le dire. Et retrouve peu à peu le goût de la vie. Tombe amoureuse de nouveau. Trois jours après être arrivée à Chamonix, cet été-là, je saigne. Mes règles sont revenues. Dans les toilettes, je pleure de joie et de peine mêlée : de nouveau, je me sens femme.

Mais les fantômes ne se laissent pas abattre pour autant. Je réussis le concours de médecine l'année suivante. Je n'habite plus chez mes parents. "Tu m'as abandonnée", me dira plus tard mon père, qui ne supporte pas mon départ et me coupe les vivres. Qu'à cela ne tienne : mon courage est revenu et j'en ai à revendre. Je travaille avant et après les cours. Je rencontre Georges.

### **Paternité et mort :**

Georges est la première personne qui me parle de la mort dans ma vie. Il est très différent des hommes que j'ai rencontrés jusqu'alors. Il ne veut pas faire l'amour avec moi mais nous parlons pendant des heures dans des salles vides de la fac. Je découvre le monde intérieur d'un garçon qui se passionne pour la vie de l'esprit depuis sa naissance. Et tombe passionnément amoureux de l'esprit de cet homme.

La vie matérielle n'est pas facile. Nous sommes étudiants, nous travaillons à l'hôpital. Il ne reste plus beaucoup de temps pour le reste. Mais c'est notre vie. En 1978, j'emmène Georges visiter mes montagnes. Nous en revenons avec Samantha, notre premier enfant, qui commence à grandir dans mon ventre.

Faire des enfants avec toi, Georges, a été une aventure merveilleuse. Nos enfants ont eu un père, un vrai père. Depuis quatre générations, aucun enfant de ma famille, même moi, n'a eu un père comme tu sais encore l'être pour eux. Penser la mort et la vie de l'esprit après la mort est pour toi aussi naturel que respirer. Nos enfants ont hérité sans effort de cette faculté qui me paraissait si étonnante. Vivant avec toi, je me sentais protégée du déni de la mort qui règne dans mes deux lignées. Au-dessus du toit de notre maison, le ciel déroulait ses mystères et j'ai été heureuse sous ce ciel, ton ciel. Mais nul ne peut faire l'économie de travailler sa propre destinée. Je vais devoir l'apprendre.

Après la naissance de Samantha, nous nous séparons une première fois. J'ai un amant, Georges est profondément blessé, je l'aime toujours mais ne peut m'empêcher de faire l'amour ailleurs. Je n'y comprends rien, souffre sans doute autant que lui, il me faudra beaucoup de temps pour saisir que cet homme est devenu mon père et ma mère, qu'il me protège comme personne n'a jamais pu le faire dans ma famille et que je ne peux du coup pas évoluer avec lui, même si je l'aime et l'aimerai toujours ! Nous vivons quelques années côte à côte, nous rapprochant et nous éloignant tour à tour, nous soutenant mutuellement, puis Georges "craque" et me demande de choisir : vivre vraiment avec lui ou se quitter vraiment. Je ne peux accepter de le perdre. Je suis moi-même trop perdue. Samantha a cinq ans. Johan naîtra deux ans plus tard.

### **La drogue ou la vie :**

La drogue entre dans ma vie. J'avais perdu le ciel, je vais descendre en enfer. Pour passer un examen, je prends des amphétamines. Je suis "accrochée" tout de suite. Depuis quelques années, je ne cesse de lutter contre différents symptômes qui témoignent sans que j'en aie conscience d'un héritage psychique où la paternité fait cruellement défaut. Dans un premier temps, la drogue m'aide à les tenir à distance. Elle me permet notamment de ne pas répéter avec mes enfants le comportement de ma mère. Mais la "lune de miel" terminée, je m'accroche

avec tout l'acharnement dont je suis capable. J'augmente les doses, multiplie les produits. Je me fais des ordonnances et fouille les tiroirs des hôpitaux. Ce que j'aime, c'est le "speed". Cocaïne, amphétamines, tout ce qui m'aide à porter ce bébé qui crie en moi et devient de plus en plus lourd. Tout ce qui éloigne de mes enfants le fantôme des mères sans pères. Johan, puis Gaspard, viennent au monde durant cette période. Pendant dix ans, sans jamais en parler à personne, pas même à Georges qui ne se rend compte de rien, je tiens le coup, travaille et élève mes enfants, "shootée" du matin jusqu'au soir de poudres et pilules diverses.

À neuf mois, Gaspard fait ses premiers pas. Quelques jours plus tard, je me réveille et m'apprête comme d'habitude à sauter sur ma plaquette d'amphétamines. Et m'arrête. Comme si j'étais arrivée au bout d'un parcours. Heureusement, il y a de ces étapes dans une vie. D'un seul coup, je comprends que je n'irai nulle part avec ça, sinon à la mort. Et je veux, j'ai toujours voulu vivre. Depuis quelques jours, l'image de mon amie Georgina, que j'ai vue se piquer pour la dernière fois et conduite à l'hôpital, est très présente. Je tiens difficilement debout mais je trouve rapidement une adresse. Le problème pour un drogué n'est pas tellement d'arrêter la drogue. Il est surtout de pouvoir vivre sans. Pour ça, il me faut un allié. J'arrête définitivement mes études de médecine et commence mon analyse.

### **La mort de ma grand-mère :**

Ma grand-mère est morte durant cette analyse. C'est la première personne de ma famille que j'ai réussi à accompagner dans la mort. À l'époque, je vivais encore avec Georges et elle habitait la maison de retraite située à cinq minutes de chez nous. Elle partageait alors souvent notre vie de famille. Nous sommes en avril 96. Depuis quelques mois, ses forces déclinent et elle se plaint souvent de continuer à vivre. Même si je la sens toujours heureuse de partager ces moments avec nous, je sens qu'elle est fatiguée de vivre. Heureusement, je peux en parler avec elle. Nous avons rangé ses affaires ensemble et elle a choisi la robe qu'elle veut porter pour son dernier voyage. Depuis que je l'ai réveillée la nuit de la mort de mon grand-père, "mémé" s'appuie de plus en plus sur moi. J'ai fini par comprendre que c'est elle qui a pris soin de moi lorsque j'étais toute petite. Je suis heureuse de m'occuper d'elle maintenant et de sentir qu'elle me fait confiance, même si du coup ma mère ne m'a pas vraiment maternée et que les rapports entre elles deux sont loin d'être simples !

Ma grand-mère est morte des suites d'une occlusion intestinale. Manger était son plus grand plaisir. Elle avait grandi sans père et m'a confié n'avoir "jamais été intéressée par les rapports sexuels". Elle était restée une petite fille qui avait beaucoup souffert de la faim durant son enfance. À la maison de retraite, une semaine avant sa mort, ses intestins se sont paralysés. Elle a été transportée et opérée à la clinique où avait travaillé mon père. Après l'opération, elle allait bien mais ses intestins étaient toujours inertes. Mon père parlait de la transporter en réanimation dans un autre hôpital. Vers le milieu de cette semaine, je suis allée lui rendre visite. Je lui avais préparé son dessert préféré. J'ai commencé à déballer mon petit récipient sur la table. Ma grand-mère me regardait en silence. Depuis l'opération, elle parlait très peu alors qu'elle avait toujours aimé discuter. Lorsque je lui ai proposé de goûter le dessert, elle m'a fait un signe de dénégation. Je me suis adressée à elle :

- Tu n'en veux pas ?

Nouveau signe pour refuser.

J'ai fermé le couvercle du récipient. Enfoncée dans ses oreillers, elle suivait tous mes gestes du regard comme un enfant malade. J'ai pensé à toutes les fois où ça avait été le contraire, où, malade, je la regardais s'activer autour de mon lit. Car à chaque fois que j'étais malade, ma mère m'envoyait chez la sienne ! J'étais émue. Je me suis tournée vers elle, j'ai trouvé son regard. Ses yeux semblaient quêter une parole.

- « Tu en as assez, mémé ? »

Nouveau signe, affirmatif cette fois.

- « Tu as envie de t'en aller ? »

Ma grand-mère a hoché la tête. Je me suis rapprochée d'elle, je l'ai embrassée, j'ai pris ma main dans la mienne. Je suis restée à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme. C'est la dernière fois que j'ai parlé avec elle.

Ce même jour, je vais voir mon père. Il me redit son intention de faire hospitaliser mémé dans un autre service. Je lui rapporte ce qu'elle vient de me "dire".

- Tout ça n'existe pas !

Nous sommes dehors et le soleil de printemps inonde le jardin. Je pourrais être furieuse et je m'étonne de ne pas l'être. Je suis calme, très calme. Soudain, je comprends que j'ai dépassé mon père. Je regarde vers le soleil, intérieurement je plains mon père de ne pas savoir qu'on peut un jour le rejoindre. Et je parle.

Je dis à mon père tout ce que je voulais lui dire, depuis des années, sur la mort. Comment j'ai souffert du déni dans notre famille, comment j'ai cherché des réponses, comment je suis encore, sur bien des points, dans le doute. "Mais une chose est sûre", ai-je ajouté, "mémé veut partir et nous devons respecter sa volonté. Et l'accompagner."

Mon père n'a rien dit. Mais j'ai senti qu'il m'écoutait. Le lendemain, j'ai téléphoné chez mes parents et ma mère m'a appris que ma grand-mère s'enfonçait lentement dans l'inconscience. Mon père avait pris la décision de

## *Le Jardin d'idées*

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly – Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : [secretaire@jardindidees.org](mailto:secretaire@jardindidees.org)

ne pas la transporte en réanimation, de ne pas l'intuber ni la ventiler. J'ai raccroché le téléphone, pensive. Peut-être bien que "ça" commençait enfin à exister.

Dimanche matin, dès sept heures, le téléphone retentit. Je m'habille en cinq minutes et fonce sur la voiture. Le cœur de ma grand-mère donne des signes de faiblesse. Lorsque je pénètre dans sa chambre, l'alerte est passée. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle m'a attendue. Toute la journée, je vais rester à son chevet. Mon père, ma mère, mon frère se succèdent dans la chambre, entrent, restent quelques minutes, repartent. Moi, je reste. Je suis la passeuse, celle qui veille, ma grand-mère va partir et je veux l'accompagner. Dehors, les moineaux saluent le printemps, mille souvenirs remontent en moi, j'ai dix ans et j'entends mémé me crier de mettre mon "tricot" alors que je dévale les pavés de son village natal, je la vois sur le perron m'attendre dans le soir qui tombe, quand que je suis allée "aux mûres" avec un de mes amoureux. "Tâche bien que ta mère ne sache rien, qu'est-ce que je prendrais ma pauvre petite !" Mémé, toujours présente et fidèle, tu n'as pas su m'apprendre à devenir femme parce que tu n'en savais rien toi-même mais tu as veillé sur moi. Vers cinq heures, j'appelle ma sœur, lui demande de venir : "Elle t'attend." Comme mon père, ma sœur ne répond pas mais à six heures elle frappe à la porte. Je l'avais perçu, notre grand-mère l'attendait pour partir.

Maintenant nous sommes tous là, autour de son lit, ses enfants, ses petits-enfants, quand les battements cardiaques s'accélérent sur le scope. Ça dure quelques minutes puis son cœur ralentit de nouveau, ses lèvres deviennent violettes, sa poitrine se soulève une dernière fois, elle ne respire plus. Mon père a la main sur la poignée de la porte. Moi je serre celle de "mémé". Le cœur de ma grand-mère vient de s'arrêter de battre et le mien s'envole dans ma poitrine. Je les regarde tous, je me lève et je dis "au revoir, mémé !" Tout le monde fond en larmes. Moi, c'est de bonheur que je pleure, même si je suis triste. Pour la première fois depuis que je suis née, nous vivons une mort dans ma famille et c'est comme si je me sentais naître pour de bon.

Georges s'est levé, il a fermé la perfusion, abaissé les paupières de ma grand-mère. Un par un, les membres de la famille sont sortis de la chambre. Ma sœur a embrassé mémé sur son front. Je suis restée seule à côté de son corps, à attendre qu'elle s'envole dans le ciel de printemps, à lui donner de ma force, pour qu'elle déploie ses ailes.

Mémé a eu un bel enterrement. Ses petits- enfants ont écrit des textes. À leur demande, j'ai lu ceux de mes frère et sœur. Nos trois enfants ont accompagné leur arrière- grand- mère et déposé des fleurs sur sa tombe. Le curé de son village natal a dit à ma mère que c'était la première fois qu'il voyait autant d'enfants à un enterrement. J'ai senti que ma mère en était fière. "Nous sommes une famille très unie", a-t-elle répondu.

Nous ne sommes pas une famille très unie. Nous sommes une famille qui ne savait plus enterrer ses morts et qui vient de réussir à accompagner l'un d'entre eux.

Ainsi sera-t-il peut-être enfin possible que les enfants de cette famille, les miens, grandissent et vivent en paix.